

La vérité, c'est que mes parents se conduisaient avec Gloria comme s'ils avaient affaire à une grande brûlée ou à une demeurée au dernier degré. Eux, si doués lorsqu'il s'agissait de m'oublier, semblaient terrorisés à l'idée de donner cette impression à une fille qui n'était même pas la leur. Ils l'entouraient d'attentions maladroitement et lui parlaient comme si elle avait perdu l'usage d'une jambe ou de sa tête.

Au début, mon père la faisait venir de temps en temps dans la bibliothèque et lui tenait des propos décousus, où il était question du taux hallucinant d'humidité dans l'atmosphère (faut-il rappeler que nous étions en pleine saison des pluies) et de cosmogonie.

L'an dernier, il m'avait beaucoup aidée, dans le cadre d'un concours organisé par le centre d'études à distance et auquel j'étais candidate. Chaque année, je m'inscrivais en effet dans l'espoir de remporter le premier prix, qui était une invitation à la base de Kourou, le site de lancement des fusées françaises. (J'attendais d'un jour à l'autre le formulaire d'inscription et le thème du concours de cette année.)

Pour en revenir à mon père, il était en train de reprendre avec Gloria la seule conversation que nous avons véritablement tous les deux, sans se préoccuper de savoir si elle s'intéressait aux étoiles et à la météo, elle aussi. Assez rapidement, cependant, il se rendit compte que le sujet mettait les mâchoires de ma sœur à rude épreuve, à force de bâillements, et leurs rencontres s'espacèrent.

Ma mère, de son côté, tenta bien de s'intéresser à sa nouvelle fille en lui posant des questions sur sa vie à l'orphelinat, mais Gloria n'avait manifestement rien de particulier à dire là-dessus et, même, y rechignait. Ma mère renonça comme mon père avant elle et ils semblèrent pendant un temps se

contenter de la voir pendant les repas, tel un oiseau des îles décoratif. Gloria avait bien compris que mes parents nous toléraient à table au prix d'un silence que ne venait rompre que le choc des couverts.

Un soir que nous étions toutes les deux couchées et que je m'efforçais de penser à un mot en particulier pour oublier sa présence ou, plus exactement, sa respiration, ma sœur sortit de sa réserve ordinaire :

– Tu dors ? me demanda-t-elle.

– Brelan d'as, dis-je, sans réfléchir.

– Comment ?

– Non, rien. Eh oui, je dors.

– Si tu me réponds, c'est que tu ne dors pas.

– Tu n'as pas idée de tout ce que je peux faire pendant mon sommeil. Une fois, j'ai réussi à léviter suffisamment haut pour entendre une voix de scaphandre dire : *Un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité.*

– Je sais bien que tu ne dors pas, face de lune. J'ai une question à te poser.

– Si tu veux une réponse de somnambule...

– Je veux la vérité. Quelquefois, je me demande si ton père et ta mère ne me prennent pas pour une débile.

– C’est possible. Je veux dire, il est possible que tu sois véritablement débile et qu’ils te prennent exactement pour ce que tu es.

– Comme il est possible que ce soit eux qui le soient et que ce soit héréditaire.

– Bienvenue à l’asile, alors. Le suicidoir est sur la droite : après toi.

Cette fois-ci, j’étais consciente d’avoir été un peu loin. Il y a eu un silence durant lequel j’eus le temps de dire *in petto* dix fois *brelan d’as*. Enfin, elle reprit la parole :

– Quelquefois, je me dis que j’étais mieux à l’orphelinat, quand j’attendais tellement d’être adoptée. Au moins, j’avais toujours l’espoir que les choses pouvaient s’arranger.

Cette fois-ci, c’est moi qui n’ai rien trouvé à dire.

Mais, la plupart du temps, on s'ignorait. La maison et le jardin étaient assez grands pour qu'on évite de s'y croiser en dehors des heures de cours. On faisait juste semblant de se tolérer quand mes parents étaient dans les parages. Dans ces moments-là, nous redevenions deux sœurs. Gloria se montrait mignonne et enjouée, comme la petite adoptée modèle qu'elle était censée être et j'affectais, de mon côté, de la prendre sous mon aile complice. Je lui montrais la photo d'un perroquet dans mon livre de sciences naturelles, tandis que je lui pinçais la cuisse sous la table et elle me parlait du singe mascotte de l'orphelinat, en barbouillant distraitement la couverture de mon livre avec son feutre rouge.

La vérité, c'est que c'était un plaisir de se détester, parce qu'on s'inventait chaque jour une nouvelle raison d'entretenir cette haine réciproque. Les parents nous servaient d'arbitres.

Un jour, je mettais de la confiture dans ses chaussons. Le lendemain, je trouvais de la boue sur ma tartine beurrée. Si on recevait des amis le soir, je m'arrangeais pour que le poème qu'elle était censée lire, comme gage de sa nouvelle et brillante éducation à la française, soit maculé de taches et pratiquement illisible.

Le lendemain, ma mère m'accusait d'avoir ruiné ma plus jolie robe ainsi que mes dernières chances de ressembler un jour à une fille. En représailles, elle avançait mon couvre-feu personnel de deux bonnes heures, tandis que ma sœur feignait des progrès spectaculaires en lecture avec le dernier roman de mon père.

– Tu ne me feras jamais partir d'ici. Tu ne sais pas ce que c'est de n'être à personne. C'est comme si le vide autour de toi te dévorait et que tu étais invisible. La famille est sacrée.

– C'est pourquoi tu bousilles la mienne.

– Cette famille était bancaire, avant même que j’y mette un pied. Si tes parents m’ont adoptée, c’est peut-être que tu ne leur suffisais plus.

Le problème, c’est que Gloria avait le don de percer les gens à jour, les gens et leurs craintes les plus intimes. Cette question de savoir pourquoi mes parents avaient jugé bon de transformer notre trio en quatuor m’obsédait. C’est sûr, je ne comblais pas mes parents. À dix ans, j’étais déjà une fieffée ratée et ma vie promettait d’être un bel échec, si prévisible que mes parents avaient jugé bon de prendre une fille de rechange, au cas où. Une police d’assurance en cas de descendance défailante.

– Maman, est-ce que tu m’aimeras encore si je travaille dans un pressing?